



## Vu et entendu

# Rédemption

LE VAISSEAU FANTÔME DE WAGNER.  
Vienne, Theater an der Wien, le 14 novembre.



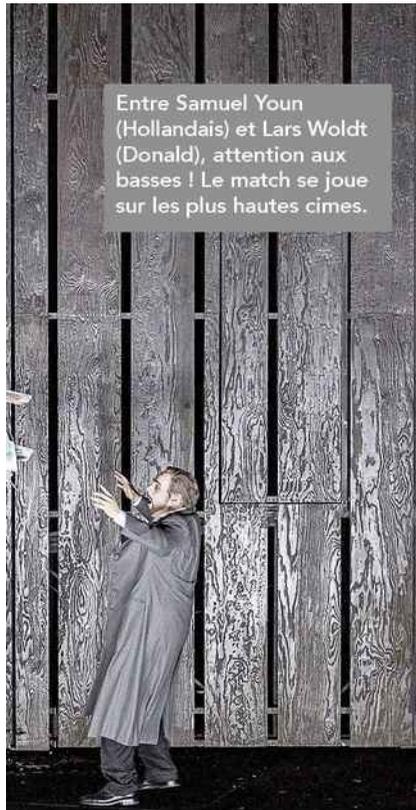
On avait quitté Olivier Py à Strasbourg, en panne d'inspiration face à l'*Ariane* de Dukas et à la *Pénélope* de Fauré (cf. nos 636 et 641). On le retrouve à Vienne, au sommet, nous livrant un de ses spectacles les plus aboutis. Il est vrai que Wagner a toujours enflammé son imaginaire : ce *Vaisseau fantôme* ne fera pas exception. Le décor de Pierre-André Weitz ressemble comme deux gouttes d'eau à celui qu'il avait conçu pour les *Dialogues des carmélites* au Théâtre des Champs-Élysées, sorte de *camera oscura* géante qu'anime tout un jeu de rais de lumière ; sauf qu'il pivote cette fois sur lui-même, laissant apparaître une longue passerelle qui

pourrait être le pont d'un navire, ou un éperon saillant en forme de proue, avant de se disloquer tel un savant mécano pour figurer les différentes pièces de la maison de Daland. Ce dispositif, d'une ingéniosité – et d'une beauté – redoutable, a surtout le mérite de concentrer le regard sur le drame intime et impitoyable que règle Py, au plus près des névroses des protagonistes. En évacuant le fantastique ? Non, car Satan, sous les traits du comédien-danseur Pavel Strasil, au jeu muet mais très physique, règne sur tout l'opéra, alors que surgissent, à la fin de l'acte II, une tête de mort géante, objet des fascinations morbides de Senta, puis un chœur de marins zombis lors de l'infernale tempête du III.



Faire du Hollandais le double de Daland (ou plutôt Donald, car on joue la version originale de 1841), l'idée n'est pas nouvelle. Mais c'est que la psychanalyse de l'œuvre lui donne la force de l'évidence, surtout quand les voix sont à ce point appariées : avec Samuel Youn (Hollandais) et Lars Woldt (Donald), attention aux basses ! Le match se joue sur les plus hautes

cimes, chacun brillant par la générosité du timbre et un chant phrasé à l'archet, avec un léger supplément d'éclat pour le premier, davantage de rondeurs et de raucités mêlées pour le second. Bernard Richter (*Georg alias Erik*) exprime sa passion avec un lyrisme de plus en plus solaire. Il est vrai que l'objet de sa flamme est de ceux auxquels on ne résiste



Entre Samuel Youn (Hollandais) et Lars Woldt (Donald), attention aux basses ! Le match se joue sur les plus hautes cimes.

guère. Ingela Brimberg, qui a déjà profondément marqué le rôle (en particulier dans l'enregistrement de l'ouvrage dirigé par Minkowski), est à nouveau une Senta idéale, grand soprano blond et halluciné, de la race des écorchées vives, avec un je-ne-sais-quoi d'un peu plus moelleux et charnel dans la voix qui, tout là-haut, fait

encore davantage resplendir cet astre étincelant.

Si la présence d'instruments anciens chez Wagner reste un éternel sujet de débat, Les Musiciens du Louvre relèvent le défi avec brio, mieux rodés, sans doute, que lors des concerts qui donnèrent lieu à l'intégrale discographique (Naïve, 2013). Il faut dire que Minkowski ne les ménage guère, eux pas plus que le fabuleux Chœur Arnold Schönberg, soulevant ouragans sonores et tsunamis d'affects, ne laissant jamais retomber la tension, sans négliger pour autant la souple respiration du chant. Une énergie furieuse est à l'œuvre, qui conduit à la rédemption du Hollandais et, formons-en le vœu, à celle de notre humanité meurtrie : au lendemain des terribles attentats de Paris, Minkowski avait tenu à dédier la soirée à la mémoire de toutes les victimes. *E.D.*